



**HAL**  
open science

# L'édition Goulston et les prétendus manuscrits perdus de Galien

Daniel Béguin

► **To cite this version:**

Daniel Béguin. L'édition Goulston et les prétendus manuscrits perdus de Galien. Revue d'histoire des textes, 1990, Tome XIX, p. 341-349. hal-03277394v1

**HAL Id: hal-03277394**

**<https://hal.science/hal-03277394v1>**

Submitted on 3 Jul 2021 (v1), last revised 15 Jul 2021 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## L'ÉDITION GOULSTON ET LES PRÉTENDUS MANUSCRITS PERDUS DE GALIEN

DANIEL BÉGUIN

---

BÉGUIN (Daniel), *L'édition Goulston et les prétendus manuscrits perdus de Galien*,  
Revue d'Histoire des Textes, tome XIX, 1989, p. 341-349.

---

### RÉSUMÉ

En 1640, l'érudit anglais Theodore Goulston fit paraître, sous le titre d'*Opuscula Varia*, plusieurs petits traités de Galien, dont il corrigeait le texte grec à l'aide de quatre *codices* : le *codex Adelphi*, le *Londinensis*, le *Regius* et le *Venetus*. Au XIXe siècle, les philologues allemands Kaibel et Marquardt ne réussirent pas à retrouver la trace de manuscrits correspondant aux indications données par Goulston.

Au lieu de chercher à localiser les manuscrits perdus, notre étude s'efforce d'en déterminer la valeur grâce à l'examen des variantes de lecture signalées par Goulston. Elle analyse le *codex Adelphi* et le *Londinensis*, qui ont été utilisés pour corriger le texte du *De sectis ad introducendos* et du *De optima secta*. Les résultats sont décevants, car les variantes signalées par Goulston sont rares, de qualité médiocre, et n'améliorent jamais le texte transmis par notre principal manuscrit, un *Laurentianus*.

En outre, certaines variantes proposent des corrections alors même que le texte transmis par le manuscrit est excellent. En réalité, le passage corrompu se trouve dans l'*editio princeps Aldina*, parue en 1525.

Bien plus, il existe dans l'édition imprimée une lacune importante provoquée par un saut du même au même. Cette corruption n'existe pas dans le manuscrit, mais existe dans l'édition aldine et dans le texte proposé par Goulston.

Donc, ni Goulston ni ses *codices* n'ont eu accès au manuscrit, mais ont travaillé sur la base d'un texte imprimé. Les *codices* non identifiés ne sont pas de vrais manuscrits, mais des exemplaires de l'édition aldine en possession d'humanistes de la Renaissance, qui les ont annotés.

### ABSTRACT

In 1640, the English scholar Theodore Goulston published, under the title *Opuscula Varia*, several small treatises by Galen, the Greek text of which he corrected using four *codices*: the *codex Adelphi*, the *Londinensis*, the *Regius* and the *Venetus*. In the 19th century, the German philologists Kaibel and Marquardt failed to find traces of manuscripts corresponding to the indications given by Goulston.

Rather than trying to locate lost manuscripts, our study attempts to determine their value by examining the reading variants reported by Goulston. We analyze the *codex Adelphi* and the *Londinensis*, which were used to correct the text of the *De sectis ad introducendos* and the *De optima secta*. The results are disappointing, as the variants reported by Goulston are rare, of poor quality, and never improve upon the text transmitted by our main manuscript, a *Laurentianus*.

In addition, some variations offer corrections even though the text conveyed by the manuscript is excellent. In fact, the corrupt passage can be found in the *editio princeps Aldina*, published in 1525.

Moreover, there is a significant gap in the print edition caused by an eye-skip. This corruption does not exist in the manuscript, but does exist in the Aldine edition and in the text proposed by Goulston.

So neither Goulston nor his *codices* had access to the manuscript, but worked on the basis of a printed text. The unidentified *codices* are not actual manuscripts, but copies of the Aldine edition in the possession of Renaissance humanists, who annotated them.

[341] Parmi les multiples difficultés auxquelles se heurte l'éditeur moderne des œuvres de Galien figure en premier lieu le caractère récent de la tradition manuscrite, car il est rare de remonter plus haut que le XIV<sup>e</sup> siècle, et ensuite sa relative pauvreté, car plusieurs traités ne se lisent que dans un seul témoin grec.

Aussi, l'édition d'œuvres choisies de Galien, préparée par le médecin anglais Th. Goulston (mort en 1632) et publiée par Th. Gataker en 1640 à Londres<sup>1</sup>, ne manqua pas d'éveiller, au XIX<sup>e</sup> siècle, la curiosité des philologues. Goulston affirmait avoir non seulement revu les éditions grecques et latines de ses prédécesseurs<sup>2</sup>, mais aussi collationné plusieurs manuscrits aujourd'hui perdus : le *codex Adelphi*, le *Regius seu Bibliothecae Regis Britannici*, le *Londiniensis* et le *Venetus*. Les recherches entreprises au siècle dernier à l'instigation de J. Marquardt pour son édition des *Passions de l'âme*<sup>3</sup> et de G. Kaibel pour celle des fragments du *Protreptique*<sup>4</sup> n'ont donné aucun résultat. Cette anomalie n'a pas empêché Marquardt de saluer Goulston comme un précurseur de l'édition scientifique, sur la seule foi de ses affirmations<sup>5</sup>.

Or, nous avons eu l'occasion de nous intéresser à un opuscule de Galien, intitulé *De sectis ad introducendos*, dont l'édition procurée par Helmreich<sup>6</sup> en 1893 peut encore être améliorée, ainsi qu'à un gros traité apocryphe, le *De optima secta*<sup>7</sup>, qui n'a encore jamais fait l'objet d'une édition scientifique. [342] Pour ces deux textes, Goulston signale des variantes puisées dans le *codex Adelphi* et le *Londiniensis*. Nous avons donc tenté de voir quel parti l'on pouvait tirer des maigres renseignements disponibles.

Mais au lieu de chercher à retrouver la trace matérielle de ces manuscrits, nous avons reconsidéré le problème sous l'angle suivant : en fonction des indications fournies par Goulston, quelle place peut-on leur assigner dans l'histoire de la transmission des textes ? De cette façon, on pourrait évaluer la perte subie par la philologie du fait de leur disparition.

Afin de préciser la relation des deux codices avec les autres manuscrits et la nature de leur contenu, nous nous sommes d'abord livré à des appréciations d'ordre quantitatif ; puis, pour juger de leur valeur interne, nous avons classé les variantes en catégories ; enfin, nous avons examiné quel profit Goulston en retirait pour son édition.

Rappelons d'abord brièvement le sujet des œuvres qui furent à l'origine de notre étude. Dans son opuscule *De sectis ad introducendos* (« Sur les sectes, aux commençants »), Galien nous présente les trois « sectes » (c'est-à-dire les écoles) qui se sont constituées les premières en médecine. Les empiriques observent les phénomènes et recourent à l'expérience ; les dogmatiques (ou logiques) raisonnent sur les causes ; les méthodiques raisonnent sur les « communautés » d'affections, qui sont apparentes. Galien

<sup>1</sup> *Claudii Galeni Pergameni opuscula varia... a viro clarissimo D. Theodoro Goulstono... graece recensita mendisque, quibus scatebant, quam plurimis repurgata, et in linguam latinam clarius puriusque quam antehac traducta. Accessere ab eodem Variae lectiones et Adnotationes criticae. Londini, 1640.*

<sup>2</sup> Éditions grecques : *editio princeps Aldina* (1525) et édition de Bâle (1538). Éditions latines : celle de Pavie (1515) et celle des Juntas (1597).

<sup>3</sup> J. MARQUARDT, *Scripta minora*, vol. 1, Leipzig, 1884, p. VI.

<sup>4</sup> G. KAIBEL, *Claudii Galeni Protreplici quae supersunt*, Berlin, 1894. Le philologue signale, à la page V, que les recherches de ses correspondants anglais au British Museum et au Collège de Médecine n'ont pas abouti.

<sup>5</sup> « Goulstonus primus novam viam in castigando verborum contextu ingressus est, quippe qui non modo coniecturis propriis eum emendare conatus sit sed etiam, id quod plurimum valet, codices manuscriptos adhibuerit » (*op. cit.*, p. VI).

<sup>6</sup> G. HELMREICH, *Scripta minora*, vol. 3, Leipzig, 1893.

<sup>7</sup> Le texte ne bénéficie pas actuellement d'une édition scientifique moderne. À défaut, on le lira dans C. G. KÜHN, *Opera medicomm Graecomm omnia*, vol. 1, Leipzig, 1821, pp. 106-223.

expose la doctrine empirique, puis la dogmatique, et montre que les deux sectes se disputent sur la théorie mais s'accordent sur la pratique. En revanche, les méthodiques bouleversent dangereusement la médecine par leur incompetence. Lors d'un concours dans un théâtre fictif, le méthodique est réfuté par l'empirique, dont l'argumentation est complétée par le dogmatique qui conclut en exprimant les idées de Galien.

Le traité *De optima secta* (« De la meilleure secte ») est un faux composé de trois parties. La première, d'origine pneumatique, parle du phénomène médical et de ses trois critères de vérité : le vrai, l'utile et la concordance avec les principes posés ; la deuxième, d'apparence éclectique, répertorie les convergences et les divergences entre les sectes ; la troisième, d'origine logique, réfute les empiriques, puis les méthodiques, pour montrer que la meilleure secte est la logique.

L'opuscule du *De sectis ad introducendos*, tel qu'il est édité par le médecin anglais, repose sur le texte de l'édition *princeps* Aldine de 1525. Celle-ci avait été établie d'après deux manuscrits : les leçons du *Marcianus gr.* 282, manuscrit contaminé du XVe siècle, ont fourni le texte de base, tandis que le *Parisinus suppl. gr.* 35, copié au début du XVIe siècle, lui-même apographe du *Laurentianus* 74, 5, datant de la fin du XIIe siècle, a été exploité [343] comme source d'appoint. Ces bases n'ont été remises en cause ni par Goulston, ni par les autres auteurs des éditions qui ont succédé à l'Aldine : l'édition de Bâle (1538), celle de Chartier (1679) et par nécessité celle de Kühn (1821) qui est un amalgame des deux précédentes.

Quant au texte du traité apocryphe *De optima secta*, il se fonde sur l'unique témoin grec qui nous soit parvenu, le *Laurentianus* 74, 3, datant du début du XIIIe siècle. Ici encore, le texte adopté dans l'Aldine a été repris dans les éditions suivantes, y compris celle de Goulston.

Ainsi, le travail de l'éditeur anglais ne se différencie pas vraiment de celui de ses prédécesseurs vénitiens et bâlois. Seules le distinguent des conjectures personnelles et les variantes citées du *codex Adelphi* et du *Londiniensis*. Mais curieusement, celles-ci ne sont mentionnées qu'à titre d'information et ne sont pas retenues dans le texte définitif. Quel dommage d'exploiter si peu des éléments qu'ignoraient les éditeurs précédents !

Les philologues du XIXe siècle avaient été frappés par la rareté des citations concernant les deux codices. Marquardt<sup>8</sup> s'étonnait de ce que, pour le traité galénique des *Passions de l'âme*, Goulston n'eût signalé qu'une seule variante provenant du *codex Adelphi*, et dix issues du *Londiniensis*. Les chiffres que nous avons recueillis sont du même ordre : pour le *De sectis*, deux variantes fournies par le *codex Adelphi*, et six par le *Londiniensis* ; pour le *De optima secta*, le *codex Adelphi* en présente quatre, et le *Londiniensis* cinq.

Cela produit des moyennes<sup>9</sup> anormalement basses : à peu près une variante sur cinq pages en ce qui concerne le *De sectis*, et une variante pour quinze pages à propos du *De optima secta*, les deux *codices* confondus. Aucun des manuscrits que nous avons collationnés pour l'édition du *De sectis* ne diffère si peu des autres. Quatre ou cinq variantes par page est une moyenne courante, largement dépassée quand les témoins sont plus éloignés les uns des autres.

---

<sup>8</sup> J. MARQUARDT, *op. cit.*, p. VI : « Sed... ex his non ita multum profecit. Nam in libro περι παθῶν e. g. *codicem Adelphi* semel co mmemorat, *Londiniensem* decies ».

<sup>9</sup> Ces moyennes sont calculées sur la base unique de l'édition Kühn (vol. 1), dans laquelle le *De sectis* fait 41 pages et le *De optima secta* 117.

Existerait-il alors une relation d'apographie des deux codices entre eux et avec le *Marcianus gr.* 282, qui a servi de manuscrit « de base » aux anciens éditeurs ? Même cette hypothèse est difficilement soutenable, car l'exemple du *Parisinus suppl. gr.* 35, qui dérive directement du *Laurentianus* 74, 5, nous offre une quarantaine de variantes au total, soit en moyenne une variante par page. Quelle place faudrait-il réserver dans un stemma à des *codices* qui présenteraient par rapport à leur modèle moins de différence qu'un apographe par rapport à sa source directe ?

[344] On doit donc conclure que Goulston a opéré une sélection quant aux leçons qu'il a estimées dignes de figurer dans son édition. Cette attitude se comprendrait de la part de quelqu'un qui ne signalerait que les variantes les plus importantes ; or, celles qu'il a retenues ne sont pas d'une qualité très élevée. Nous allons maintenant utiliser d'autres arguments que la force brute des chiffres et examiner la nature même des variantes relevées par l'éditeur anglais.

Pour notre commodité, classons les variantes par rapport à un texte de référence en cinq catégories qui sont, dans l'ordre de pertinence pour l'étude de la filiation des manuscrits, les lacunes, les substitutions, les transpositions, les additions et les omissions. Dans la catégorie des substitutions, plusieurs niveaux de complexité doivent être discernés ; certains mettent en œuvre des mécanismes simples de duplication (du type ἐπεὶ δέ → ἐπειδὴ δέ) ou de réduction (du type τιμῶμεν μὲν → τιμῶ μὲν) de lettres ou de syllabes ; d'autres s'expliquent par l'influence de la prononciation byzantine et de son iotacisme ; d'autres encore par une mauvaise interprétation des systèmes d'abréviations ou une mélecture d'onciales ou de minuscules ; d'autres enfin sont plus complexes. Or, curieusement, les variantes retenues par Goulston ne se répartissent pas de manière homogène entre les différentes catégories, mais reflètent des mécanismes transformationnels simples, tandis que les cas complexes ne sont représentés par aucun exemple.

Ainsi, la forme de variante le plus couramment attestée fait appel à des substitutions de lettres ou de syllabes, entraînant un changement de cas pour les pronoms et les adjectifs, et un changement de mode pour les verbes<sup>10</sup> :

#### *De sectis*

H 18, 16 : Goulston signale en marge avoir trouvé la forme ἀτιμάζεις dans le *codex Adelphi*, alors que la leçon transmise par le *Marcianus gr.* 282 et retenue par les éditeurs précédents est ἀτιμάζοις.

H 25, 3 : De même, l'éditeur anglais note le lemme ἐκάστων dans le *Londiniensis*, alors que la forme de la vulgate est ἐκάστου.

#### *De optima secta*

K 108, 3 : Alors que le *Laurentianus* 74, 3 et les éditeurs adoptent ἀληθῆς, Goulston mentionne l'existence de ἀληθοῦς dans le *Londiniensis*.

K 192, 2 : Face à la vulgate ἔχουσιν, Goulston signale la leçon ἔχουσαν, trouvée dans le *codex Adelphi*.

<sup>10</sup> Nous citons les références du *De sectis* d'après l'édition Helmreich (H) et celles du *De optima secta* d'après l'édition Kühn (K).

Non seulement ces « variantes » ne sont pas d'une très haute qualité, mais l'éditeur anglais se garde bien de les inclure dans son texte. Elles semblent avoir été placées là uniquement pour meubler le commentaire.

[345] Une modification tout aussi rudimentaire permet de jouer sur les formes réfléchies et non réfléchies du pronom αὐτός :

*De .sectis*

H 12, 20 : αὐτοῖς selon le *Marcianus* et les éditeurs, ἑαυτοῖς dans le *Londinienis*.

Une forme moins grossière de substitution consiste à remplacer un mot par un autre qui est son équivalent grammatical, et parfois même sémantique. La « variante », s'apparente alors à une glose :

*De sectis*

H 27, 2 : ὡς *Marcianus et edd.* : οὕτως *Goulston (Lond.)*.

H 12, 3 : φανέν *Goulston* : φαινόμενον *Goulston (Lond.)* φαμέν *Marcianus et cett. edd.*

*De optima secta*

K 156, 12 : φλεγμονή *Laurentianus et edd.* : συνδρομή *Goulston (Lond.)*.

K 195, 13-14: αἰτίων *Laurentianus* : αἰτιῶν *edd. νοσημάτων Goulston (Lond.)*.

Une autre « variante » consiste tout bonnement à rajouter des mots simples par-ci par-là :

*De sectis*

H 20, 18 : *post* μηδὲ *add.* δὴ *Goulston (Lond.)*.

*De optima secta*

K 207, 8 : *post* αἰτίοις *add.* καὶ *Goulston (Adelph.)*.

Enfin, il est tout aussi élémentaire d'omettre certains mots dont le texte peut faire l'économie :

*De optima secta*

K 108, 9 : ἐστὶ (*post* τ') *del.* *Goulston (Adelph.)*.

Est-il nécessaire d'aller chercher ces formes de variantes dans des manuscrits ? Il n'en est aucune qui n'aurait pu être imaginée par un helléniste de l'époque.

En revanche, des types de fautes simples réellement présents dans les manuscrits ne sont corrigés ni par Goulston lui-même, ni par ses mystérieux *codices*. Ainsi, la confusion entre παρά et περί, due à une mélecture d'abréviation, est systématiquement laissée en l'état, et la possibilité d'une correction [346] n'est pas signalée. Dans les rares cas où une

correction a lieu, elle ne s'effectue pas de manière économique : ainsi, dans le *De optima secta*, pour remédier à l'altération de la forme οὐχ ἦ en οὐχί, due à la prononciation byzantine, tous les éditeurs, y compris Goulston, ont adopté la *lectio facilior* οὐχ ὤς<sup>11</sup>. On a l'impression que des passages clairs sont abusivement corrigés, alors que des passages réellement défectueux sont considérés comme satisfaisants, ou insuffisamment amendés. Curieuse conception du travail de l'éditeur ! Et que penser de la valeur interne de ces *codices* ?

Analysons maintenant l'exemple cité par Marquardt dans son édition du traité galénique des *Passions de l'âme*, et où le philologue allemand voit un signe de l'extrême compétence de Goulston. Il s'agit d'un passage que l'édition Kühn, en se fondant sur les deux éditions de la Renaissance qui lui servaient de modèles, avait laissé dans un état sémantiquement défectueux : ἐν ἐκείνῳ τῷ μαστιγωθῆναι θεώμενος (Kühn V, 20, 1). Marquardt a dû corriger en ἐνέκειτό μοι μαστιγωθῆναι δεόμενος. Ceci fait, il s'extasie sur la valeur du *Londiniensis*, sous prétexte qu'il comportait déjà la leçon δεόμενος. C'est faire preuve d'un enthousiasme excessif, car qu'est-ce qui différencie δεόμενος de θεώμενος ? le changement de θ en δ et de ω en ο, c'est-à-dire une simple substitution de lettres isolées. En revanche, la correction de ἐν ἐκείνῳ τῷ en ἐνέκειτό μοι, qui met en œuvre des mécanismes plus complexes, ne se trouve pas dans les *codices*, même sous une forme approchée. Autrement dit, la qualité philologique des « leçons » transmises par le *Londiniensis* et le *codex Adelphi* est en raison directe du niveau de la science philologique atteint au XVI<sup>e</sup> siècle. On remarquera aussi que l'idée de substituer une forme de dentale à une autre (sourde ou sonore, aspirée ou non) est aisée à concevoir pour un locuteur anglophone.

Voyons maintenant quel usage Goulston fait des variantes qui lui sont transmises par les deux *codices*. Leur caractéristique première est leur improductivité : elles sont mentionnées pour information, mais ne servent pas. Pourquoi cette timidité de la part de l'éditeur, qui n'hésite pourtant pas à corriger le texte grâce à des conjectures personnelles judicieuses ?

La raison en est qu'il s'agit trop souvent de fautes. Ainsi, le passage du *De optima secta*<sup>12</sup> : Τὸ μὲν οὖν ἀληθὲς κρίνεται τῇ τοῦ λόγου συμφωνίᾳ πρὸς τὰ ὑποκείμενα (Kühn I, 108, 3), est plus compréhensible sous cette forme, qui est celle que donne le *Laurentianus* 74, 3, qu'avec la leçon inopportune ἀληθοῦς proposée par le *Londiniensis*. Goulston ne pouvait rien faire d'autre que s'abstenir de corriger.

En contrepoint de ces variantes, il existe de nombreux secteurs, dans le *De optima secta*, où le texte est manifestement corrompu et nécessite un vigoureux assainissement. Or, les deux *codices*, si prompts à fournir des lumières inopportunes sur des passages tout à fait clairs, restent muets à leur [347] endroit, et Goulston lui-même se contente de reproduire le texte fautif de l'édition Aldine, comme s'il n'avait rien remarqué.

Dans le passage suivant, tel qu'il est transmis, de façon satisfaisante, par le *Laurentianus*<sup>13</sup> : Διὰ γὰρ τῶν αὐτῶν, φασί, θεωρημάτων ποιῶσα τὴν ὑγίαν καὶ συντηροῦσα (Kühn I, 116, 2), l'Aldine substitue malencontreusement ῥημάτων à θεωρημάτων. Or, Goulston reprend le texte imprimé sans broncher et sans invoquer ses *codices*. De même, l'Aldine et les éditions suivantes ont fait sauter, par suite d'un

<sup>11</sup> K 124, 5 : οὐχ ἦ *scripsi* : οὐχί *Laurentianus* οὐχ ὤς *edd.*

<sup>12</sup> « Donc, le vrai se juge par la concordance de la proposition avec les principes posés ».

<sup>13</sup> « En effet, disent-ils, puisqu'elle [la médecine] produit et conserve la santé grâce aux mêmes théorèmes... ».

ὁμοιοτέλευτον, le passage<sup>14</sup> : οὐκ ἄρα τὰ πάθη ἐνδείκνυται· ἔτι εἰ ἀπὸ τῶν παθῶν αἱ ἐνδείξεις ἐγγίγνονται (Kühn 1, 168, 9), ce qui rend le syllogisme du contexte boiteux. De nouveau, Goulston ne corrige pas et ne signale pas l'existence de la moindre variante. Il est donc évident que l'éditeur anglais, qui ne travaille que sur les éditions imprimées antérieures (cf. la note 2), n'a pas eu connaissance du texte complet du *Laurentianus*. D'autre part, on peut admettre que les deux *codices* reproduisent les coquilles typographiques remontant à l'édition *princeps*. Sinon il aurait été facile à Goulston de rectifier ces coquilles typographiques, soit de sa propre autorité, soit en en attribuant le mérite à l'un ou l'autre des deux *codices*.

Nos derniers doutes vont être dissipés par l'exemple suivant. Voici le texte établi par l'Aldine et servilement reproduit par ses épigones (Kühn 1, 207, 7-9) : ἐπειδὴ λυπεῖ τὰ οἰκεῖα, συμπέλεκται τοῖς νοσοποιοῖς αἰτίοις κατὰ τὰς περὶ αἰτίων, οὐδὲν ἦττον τῶν ἀλλοτρίων ἢ τῶν οἰκείων μείωσις γίνεται, dont la traduction donne « puisque nos éléments propres nous causent de la gêne, ils sont intimement liés aux causes morbifiques pendant la suppression des causes, il se produit une diminution aussi bien des éléments étrangers que des éléments propres ». Cela n'est pas satisfaisant, car on se rend compte qu'il y a une asyndète soit entre οἰκεῖα et συμπέλεκται, soit entre αἰτίων et οὐδὲν, selon qu'on rattache le membre de phrase gouverné par le verbe συμπέλεκται à la protase ou à l'apodose. Goulston résout la difficulté en signalant que le *codex Adelphi* ajoute un καὶ après αἰτίοις, ce qui signifie que la principale se divise en deux parties : [348] « ils sont intimement liés aux causes morbifiques... et il se produit une diminution etc. ». Or, malheureusement pour le *codex Adelphi*, le problème posé par le texte de l'Aldine est un faux problème qui n'existe pas dans le *Laurentianus*. Le texte du manuscrit original est le suivant : ἐπειδὴ τὰ οἰκεῖα συμπέλεκται τοῖς νοσοποιοῖς αἰτίοις, κατὰ τὰς περὶ αἰτίων οὐδὲν ἦττον τῶν ἀλλοτρίων ἢ τῶν οἰκείων μείωσις γίνεται : « puisque nos éléments propres sont intimement liés aux causes morbifiques, pendant la suppression des causes il se produit une diminution aussi bien des éléments étrangers que de nos éléments propres ». Dans la version du manuscrit, il y a un verbe pour la protase et un verbe pour l'apodose : le faux problème de l'asyndète s'évanouit et, avec lui, celui des difficultés de sens. Du même coup, l'addition de καὶ devient incongrue et fautive. Elle s'ajoute à tous les indices recueillis précédemment pour démontrer que le *codex Adelphi* et le *Londiniensis* sont postérieurs à l'édition imprimée Aldine et à ses épigones, dont ils « corrigent » le texte.

En fait, les deux *codices* ne transmettent pas des leçons d'un manuscrit, mais des conjectures qu'un humaniste a notées en marge de son exemplaire personnel de l'édition imprimée des œuvres galéniques. Le professeur Vivian Nutton, du Wellcome Institute for the History of Medicine, qui travaille sur d'autres traités de Galien, et qui a compulsé une édition postérieure de Goulston, datée de 1644, y a découvert<sup>15</sup> des éléments permettant de

<sup>14</sup> Voici le texte du *Laurentianus*, altéré dans toutes les éditions imprimées parues à ce jour. Le passage omis par le saut du même au même est indiqué entre crochets droits. Εἰ δὲ γ' ἀπὸ τῶν παθῶν αἱ ἐνδείξεις τῶν συμφερόντων ἐγγίγνονται, τοῦ αὐτοῦ ὄντος πάθους, καὶ συμφέροντος τοῦ αὐτοῦ αἱ αὐταὶ ἐνδείξεις ἐγγίγνονται· οὐ γίνονται δέ· [οὐκ ἄρα τὰ πάθη ἐνδείκνυται· ἔτι εἰ ἀπὸ τῶν παθῶν αἱ ἐνδείξεις ἐγγίγνονται,] οὐκ ἂν τὰ διαφέροντα πάθη τὸ αὐτὸ ἐνεδείκνυτο. « Si vraiment les indications des traitements avant tagueux résultent des affections, lorsque l'affection est la même, il en résulte aussi les mêmes indications du même traitement avant tagueux ; or, elles n'en résultent pas ; [donc, les affections n'indiquent pas ; en outre, si les indications résultent des affections,] les affections différentes n'indiqueraient pas le même traitement ».

<sup>15</sup> Ces renseignements nous ont été aimablement communiqués par M. Nutton en décembre 1984. Qu'il en soit ici vivement remercié. Ils sont arrivés à temps pour fournir une conclusion heureuse à cette étude. Primitivement, n'ayant pas fait le rapprochement avec Johann Bruder, nous avions supposé que les bizarres leçons du *codex Adelphi* et, par extension, celles des autres *codices*, constituaient une invention pure et simple de Goulston. L'éditeur anglais a péché par manque de méthode, et non pas d'honnêteté, en mettant sur le même plan les manuscrits et les conjectures d'érudits.



penser que le *codex Adelphi* n'est rien d'autre qu'un exemplaire de l'édition de Bâle en possession de l'humaniste strasbourgeois Johann Bruder (d'où son nom de plume Adelphus en grec « latinisé »). Il est fort probable que, de la même façon, le texte des autres mystérieux « manuscrits » de Goulston doit être recherché dans les marges d'éditions imprimées.

Comment expliquer que les conjectures d'un humaniste nous apparaissent si souvent fautive ? C'est que nous bénéficions des acquis de la philologie moderne. Nous connaissons en détail la transmission du texte, depuis les manuscrits jusqu'aux éditions imprimées. Nous savons établir la filiation entre les manuscrits, et aussi entre les éditions. Nous possédons ainsi une vue d'ensemble qui manquait aux érudits de la Renaissance. Si nous découvrons une faute dans un exemplaire imprimé, nous nous reportons à tel ou tel manuscrit, dont nous avons préalablement déterminé le degré de fiabilité, ce qui fournit à notre réflexion un support matériel. Quant à l'humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle, il n'était pas encore formé à la méthode stématique [349] et n'avait pas toujours la possibilité de vérifier à des sources sûres ; souvent, il devait s'en remettre à ses seules capacités déductives. Or, les conjectures sont, par nature, probables mais non pas vraies. Même si la correction d'une coquille typographique aboutit à un résultat syntaxiquement correct dans le contexte général des éditions imprimées, le philologue moderne la rejettera comme fautive à la moindre différence avec le contexte de la tradition manuscrite. D'autre part, si l'érudit introduit dans un passage n'offrant aucune difficulté des corrections pour obéir à une certaine conception de la pureté de la langue, de l'équilibre de la phrase, ou à d'autres critères de nature stylistique, mais si le texte des manuscrits peut parfaitement faire l'économie de telles modifications, celles-ci seront considérées comme fautives par le philologue moderne, quelles que soient leurs qualités intrinsèques. Les conjectures du *codex Adelphi* et celles du *Londiniensis* sont d'une valeur insignifiante parce qu'elles n'améliorent pas le texte de la tradition manuscrite : ou bien les changements proposés sont superflus, ou bien ils sont moins satisfaisants que les leçons manuscrites.

L'énigme trouve donc son explication pour le *codex Adelphi* : si Kaibel et Marquardt ont échoué dans leur enquête, c'est parce qu'ils s'étaient engagés sur une fausse piste. Goulston entendait le mot *codex* au sens large : non seulement un manuscrit relié, par opposition au rouleau de papyrus, comme le veut la terminologie scientifique moderne, mais encore n'importe quel livre, même imprimé, pourvu qu'il soit organisé en cahiers puis relié, ce qui est du reste conforme à l'étymologie. Cette mésaventure est exemplaire, car elle nous montre le risque qu'on court à accepter les mots des auteurs du passé sans s'interroger sur l'évolution historique de leur sens. C'est une sorte d'*interpretatio faciliior* qui a abusé les philologues allemands.

L'identification des trois autres *codices* reste à effectuer. Notre étude laisse apparaître une analogie structurelle entre les leçons du *Londiniensis* et celles du *codex Adelphi*. Il est donc fortement probable qu'il s'agisse aussi de conjectures d'un humaniste. Reste à découvrir leur support imprimé. Un travail identique doit aussi être entrepris sur les leçons du *Regius* et du *Venetus*, citées par Goulston pour d'autres traités galéniques que ceux sur lesquels nous avons travaillé.

Le bilan de ces quelques remarques est à la fois décevant et rassurant. Décevant parce que la piste Goulston n'offre plus de perspective alléchante pour les chasseurs de manuscrits inconnus, et rassurant parce que le philologue n'a pas à déplorer la perte de témoins peut-être précieux dans un secteur où la tradition se trouve inégalement représentée. Et c'est mieux ainsi.

-----